# Agua

MATTHIEU RUF

Au crépuscule, le silence s'installe, par intervalles de plus en plus longs, dans l'habitacle du pick-up. Les premières collines, sous un ciel sans nuages, perdent leur dernière nuance orangée. De temps en temps, Eduardo me dit: «A droite, le Bío-Bío.» Et Berta se retourne pour lancer: «*Hay que fijarse!*», que j'interprète comme: «Ouvre les yeux, machin!» J'essaie de graver dans ma mémoire la silhouette de ce cours d'eau étroit et gris sombre, ses rives, les rares voitures croisées, les collines, les forêts, le foulard de Karmen à côté de moi, les doigts larges d'Eduardo collés au volant. Quand nous traversons le hameau de Ralco, je note un lycée et un bâtiment communal flambant neufs, des cabanes touristiques. La route se lance, à partir de là, dans de redoutables virages, et la nuit tombe, dès dix-neuf heures.

Une heure passe, peut-être deux. Soudain, sous nos roues, le bitume fait bruyamment place à de la terre caillouteuse, au même moment où, sur notre droite, se découvre une étendue sombre: le lac artificiel de Pangue. *Hay que fijarse.* Mais je ne peux que le deviner, comme, un peu plus tard, le deuxième lac, de quatorze kilomètres de long. Berta ne dit rien, son fils se concentre sur la conduite. La route, qui jadis longeait la rivière, a été déviée sur les hauteurs, allongée de sept kilomètres poussiéreux et bringuebalants; vues d'ici, sans le dernier quartier de lune tout juste levé, les surfaces d'eau immobile paraîtraient des trous noirs.

Nous nous arrêtons deux fois: la première, à l'initiative d'Eduardo, devant une source qui coule juste au bord de la piste. Berta descend pour y remplir une bouteille de 50 ml, qu'elle siffle d'un trait. L'eau est si froide que le plastique se couvre immédiatement de givre. La nuit est cinglante, encore plus lors du deuxième arrêt, demandé par Berta. C'est une sorte de plan d'herbe concave, en bord immédiat du chemin, au milieu duquel est planté un gros rocher. «Un site de résistance des Pehuenches aux barrages», me murmure Karmen, qui fut l'une des nombreuses volontaires engagées dans cette résistance, il y a quinze ans, et revient aujourd'hui pour la première fois sur les lieux. Nous suivons Berta sur l'herbe: slalomant entre les merdes de cheval, elle s'approche tout contre le rocher et, à la lumière du portable d'Eduardo, je la vois lever les bras par intermittence, réciter quelque chose. Ce n'est qu'une heure plus tard qu'elle m'expliquera que les esprits de ses parents, oncles et tantes, grands-parents, sont avec elle, ici, mais qu'après son séjour à l'hôpital, elle voulait prononcer cette oraison près du rocher, pour les rappeler à son logis.

Sa maison est une double cabane de bois, au bout d'un chemin qui tourne et retourne dans la forêt et descend la pente de la colline vers l'eau qui reste, à cette heure, invisible et inaudible. Cette partie de la communauté de Ralco s'appelle Lepoy. Eduardo parque le pick-up en surplomb des deux bâtisses, peintes en rouge et en turquoise, qui émergent d'entre les arbres sur un replat. Sous les pieds crissent des écales de châtaignes, des feuilles mortes, trois chats se croisent dans la pénombre, je devine une parabole DirectTV plantée dans le tronc d'un bouleau. Il y a de la lumière dans la maison du bas, qui sert de cuisine, et de la chaleur qui provient d'un fourneau en fer, et une soupe aux pois chiches fumante qui nous attend: je découvre que Berta ne vit pas «seule», comme elle me l'a répété plusieurs fois pour que je comprenne bien à quel point elle était satisfaite de cette situation. Cristián, un quadragénaire dégarni et plein de douceur, lui sert d'aide de maison.

(…)

Elle marche d'un pas rapide vers le lac, sur cette rive qui semble avoir été ravagée par un lointain incendie. Elle ramasse une longue branche, continue d'avancer en la portant contre son épaule, comme un étendard. Le jour s'est levé mais pas encore le soleil, le silence couvre les monts boisés tout autour de nous. Je n'entends aucun oiseau, ne perçois aucune vie animale. Comme prévu, Berta me conduit sur le lieu du drame, de son drame. Elle a dormi sans changer d'habits, et les porte toujours, manteau mauve à collerette blanche, bonnet bleu et rouge.

Plus haut sur les montagnes poussent les *pehuenes*, que les Espagnols ont appelé *araucarias*, de grands conifères qui vivent parfois jusqu'à mille ans. Leurs pignons ont nourri les indigènes Pehuenches pendant des siècles, et leurs descendants continuent de les récolter. Berta Quintreman, en cet instant, semble plus que jamais l'une d'entre eux. Ce n'est plus la petite grand-mère rencontrée la veille dans l'antre consumériste du supermarché Líder. C'est une Mapuche, cette culture unissant plusieurs peuples australs que ne conquirent ni les Incas, ni les Espagnols, et que les colons du Chili indépendant assujettirent finalement au terme d'une guerre sans pitié, mais seulement d'un point de vue territorial et économique, non dans leur esprit. Je marche à côté d'une femme qui vivait, jusqu'il y a dix ans, au bord d'une forte rivière qui s'appelle le Bío-Bío, dont elle entendait la rumeur depuis son foyer d'entre les arbres. En cette aube glaciale qui enserre nos jambes et nos mains, sous nos yeux, le Bío-Bío est une vaste étendue immobile. Les deux barrages électriques l'ont transformé en désert d'eau.

Elle s'avance vers le lac et je crois qu'elle me parle d'un homme; je ne comprends que très peu de ses paroles. Brusquement, comme pour me montrer ce qu'elle lui ferait, à cet homme, elle lève la branche morte de ses deux mains au-dessus d'elle et la fracasse contre le sol. La branche se brise en deux. Berta me regarde brièvement. Puis reprend son soliloque, en maudissant ceux qui ont inondé son ancien verger, les maisons, le cimetière de sa communauté, avec l'accord signé des Quintreman et des autres habitants de la vallée, avec son accord signé à elle, en échange de terres loin du fleuve, et surtout d'aides financières et d'infrastructures – une capitulation amère, progressive, dont elle ne parlera pas.

Nous marchons sur la terre brune parsemée de chardons, de feuilles mortes, de buissons, des tiges uniformément grises de plantes en hibernation. Derrière nous, à l'orée de la forêt, se dresse l'ancienne maison de sa sœur, Nicolasa, lamelles de bois sous un toit de tôle, fenêtres condamnées. Devant nous le lac, garni d'une étrange canopée: une famille d'arbres, blancs et nus, en émerge encore, et leur présence contre-nature, comme la bande de terre pelée qui marque le niveau le plus élevé de ce réservoir, dégage une ambiance de mort, au milieu de cet horizon de beauté. «A côté de ce pommier, là, au centre, je suis née», me dit Berta, en pointant du doigt l'une des silhouettes à moitié immergées, squelette isolé, dressé sur l'étendue presque anthracite que le vent ride en cercles illogiques. Elle retourne à sa colère, ses boucles d'oreille en demi-lunes d'argent se balancent et forment des sourires inconvenants, à l'image des petits canards dessinés qui, je ne le remarque que maintenant, courent sur le coton bleu de son bonnet. «Ce sont des bandits, des sans-esprits, dit-elle. Ils sont plus jeunes que moi, et ils pensent qu'ils comprennent? Ils n'ont pas de connaissances. Ils ne sont pas venus en personne, ils ont envoyé des gens à leur place. C'est éduqué, ça? Des sans-vergogne. Mais ils mourront, eux aussi. Personne n'est éternel.»

Berta se tourne un instant vers le nord, où le sommet de l'une des collines est peu à peu doré par le soleil levant. Je l'imagine dans un amphithéâtre allemand, un prix d'environnementalisme dans les mains; sur les scènes rock de Santiago, acclamée par une foule piercée et tatouée ; ou dans le salon du président de la République, devant une tasse de café. J'imagine les combats parfois violents que cinq ou six familles pehuenches ont menés, à quelques mètres ou kilomètres de là, contre les forces publiques, envoyées pour forcer la réalisation du chantier de Ralco-Pangue; les débats virulents entre délégations dans les salles de conférence de la capitale, les prises à partie des ouvriers, les témoignages au Congrès chilien ou au Parlement européen. Tout cela semble si lointain, irréel. «Derrière cette montagne, il y a une grande réserve de pignons, invective presque Berta. C'est la pauvreté, ça? Non. C'est la richesse.»

Elle regarde à nouveau le lac, la lèvre boudeuse, ni plus ni moins qu'avant. Je ne dis rien. Il fait très froid. Elle sert les poings, et tout à coup sa voix se courbe. «J'ai toujours de la rage.» Elle détourne le visage. Je baisse moi aussi les yeux, puis les relève sur le lac, qui prend progressivement une teinte argentée, sur les peupliers de l'automne, sur la brume qui s'accroche aux collines. Je pense à sa mère, à son père, à sa grand-mère, qu'elle cite souvent, et qui vivent encore, ne cesse-t-elle d'affirmer, ici, avec elle, comme les esprits de la rivière. Je n'ose regarder Berta, laisse passer les secondes, les doigts engourdis. Soudain, un battement d'ailes éclate au-dessus des arbres, et j'assiste, stupéfait, à l'envol d'une famille de cailles.

## biblio

**Percussions**

Ed. de L'Aire, 2016..

PHOTO DR

## bio

Matthieu Ruf est né en 1984 à Lausanne. Il est membre actif du collectif littéraire AJAR depuis sa création en 2012 et a collaboré à l'écriture de *Vivre près des tilleuls* (Flammarion, 2016). Son premier roman, *Percussions*, a obtenu le Prix Georges-Nicole et le Prix des libraires du Livre sur les quais. Matthieu Ruf a également participé à l'ouvrage collectif *Reportages climatiques* (D'autre part, 2015). Le texte reproduit ici est tiré d'un projet inspiré de ses voyages en Amérique latine.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.